DE L'HONNÊTE IMPOSTURE

Alain Douchevsky*

Chacun, voyant la peau, croyait au personnage[1].
Victor Hugo

À lire le chapitre III de la *Genèse*, l'histoire de l'humanité commença par une tentative d'imposture, sous l'instigation d'un imposteur raté : plutôt qu'être ce que vous êtes, *n'*être *que* ce que vous êtes, vous pourriez être … « comme Dieu ». Aux yeux de qui ? Se ferait-on passer pour Dieu à la face de Dieu ? Impossible de se dissimuler. Sans dissimulation, pas d'imposture. On n'abuse pas Dieu.

Faire miroiter la divinité devant qui est à l'image de Dieu, c'est l'inciter à pécher contre la ressemblance de l'image, en suggérant qu'elle pourrait être plus ressemblante, qu'elle ne l'est pas assez, que Dieu n'a pas voulu qu'elle le fût trop ; c'est faire Dieu circonspect, méfiant, ombrageux, vulgaire autocrate jaloux de ses prérogatives et craignant pour leur longévité ; c'est laisser soupçonner l'éternité d'être seulement durable, la toute-puissance fragile, Dieu lui-même imposteur. Si l'homme, en effet, peut être comme Dieu, plus qu'il ne serait en demeurant ce que Dieu le fit, alors Dieu est-il vraiment qui il est ? L'orgueil *in nuce* est paradoxal ; il porte en lui-même sa sanction : vouloir être plus que ce que l'on est – homme –, c'est se reconnaître moins que ce que l'on est déjà – à l'image et à la ressemblance de Dieu, « de peu moindre qu'un dieu couronné de majesté et de grandeur », dit le Psalmiste (*Ps.* 8, 6) –, selon qu'on ne se suffit

1 – *Les Châtiments*, « Fable ou histoire », *Jersey, le 6 novembre 1852.*

* Agrégé et docteur en philosophie, Alain Douchevsky enseigne au lycée Charlemagne à Paris.

Int_Approches_166_v04.indd 13 8/07/16 11:24:14

pas de son humanité. C'est se reconnaître moins qu'homme que ne pas se contenter de l'être. Aussi la sanction ne sera-t-elle que ce qu'elle peut être – et *justement* : simple condamnation à la condition humaine.

« Où es-tu ? ». Dieu le sait bien. Que ne sait-il ? *Increpantis vox est, non ignorantis*, dit saint Augustin : le blâme, non l'ignorance, donne le ton. Aussi bien la question signifie-t-elle : « où te caches-tu, et à quoi bon ? » S'y manifeste, impossible, une dissimulation dont il faut répondre. Sans honte de sa nudité en l'état de justice originelle, le premier couple humain s'apparaît, homme et femme, chacun à soi-même et en présence de l'autre. En cet « Où es-tu ? » s'entend : où tu ne peux te cacher ; là est *ta place*, la vraie. Car tu n'es *que toi*, cet homme-ci, qui tu es et peux seulement être, – et en cela, *nu*. À qui voulut la couvrir, il aura bien fallu que sa nudité se fît jour. À qui voulut se couvrir, il aura bien fallu s'être vu. La pudeur vient attester l'échec à présent visible de l'imposture originaire.

Ainsi l'homme est-il cet être qui se cache en vain, seul à savoir qu'il n'est que soi ; à en être capable du moins ; car, une fois dessillés, les yeux sont prompts à se voiler. L'imposture commence, en effet, par l'oubli de cette vérité, si invinciblement simple, si ultime pour ainsi dire, qu'elle devrait décourager la duplicité, et pourtant l'entretient. La pudeur est le commencement de l'humilité. D'où l'obscénité du vaniteux. « Le roi est nu » … et seul à l'ignorer.

***

Aussi faut-il le lui rappeler. Pascal s'y emploie. Ce n'est pas au roi qu'il s'adresse dans les trois *Discours sur la condition des Grands*, mais au futur duc de Chevreuse. Il s'agit de l'éclairer sur ce qu'il faudrait appeler l'imposture du politique si Pascal ne faisait du drame originel et du mystère de sa transmission la clé de notre condition et n'était soucieux de penser le politique précisément à la place que lui assigne la vaine rébellion de l'humanité première : dupée, elle fut sa propre dupe en ne sachant pas rester à sa place. L'imposture est la figure par excellence de l'injustice, selon que la justice est affaire de place et que l'humanité égalise sans confondre, en assignant chacun

Int_Approches_166_v04.indd 14 8/07/16 11:24:15

à soi-même comme à résidence. Disons en paraphrasant une *Pensée* (136 – 139)[2], que tout le malheur de l'homme vient de ce qu'il ne sait y demeurer, oubliant sa condition.

De te fabula narratur

C'est la fable d'une imposture caractérisée qui sert à Pascal d'image pour apprendre au jeune homme à « entrer dans la véritable connaissance de [sa] condition ». L'apologue du "roi de fortune" fournit en effet le modèle du rapport juste d'un gouvernant à son propre pouvoir : « Un homme est jeté par la tempête dans une île inconnue, dont les habitants étaient en peine de trouver leur roi, qui s'était perdu ; et, ayant beaucoup de ressemblance de corps et de visage avec ce roi, il est pris pour lui, et reconnu en cette qualité par tout ce peuple. D'abord il ne savait quel parti prendre ; mais il se résolut enfin de se prêter à sa bonne fortune. Il reçut tous les respects qu'on lui voulut rendre, et il se laissa traiter de roi[3]. » Voilà qui visiblement dut embarrasser Pierre Nicole[4] – comme il le fut aussi par certains fragments qu'il préféra écarter de son édition des *Pensées* –, à tel point qu'on peut douter qu'il ne soit pas à la source de ce correctif édulcorant d'une toute autre veine que le propos d'ensemble du *Discours*, pour ne pas dire en contradiction avec lui ; il fait dire à Pascal, en effet : « C'est ce qui vous distingue *un peu* [souligné par nous] de cet homme qui ne possèderait son royaume que par l'erreur du peuple ; parce que Dieu n'autoriserait pas cette possession et l'obligerait à y renoncer alors qu'il autorise la vôtre. » Si peu, en réalité, que Pascal n'hésite pas à ajouter, plus loin : « votre âme et votre corps sont d'eux-mêmes indifférents à l'état de batelier ou à celui de duc ». On voit mal, d'ailleurs, comment il pourrait être

2 – Respectivement, ici comme partout ailleurs, édition Lafuma et édition Brunschvicg.

3 – *Trois discours sur la condition des Grands*, in *Œuvres complètes*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « l'Intégrale », p. 366-368.

4 – C'est à lui, en effet, qu'est due la "restitution" de ces *Discours*.

Int_Approches_166_v04.indd 15 8/07/16 11:24:15

un tenant du droit divin[5]. La royauté française n'est ni plus ni moins divinement légitime que la République de Venise. La soumission à laquelle incite la religion chrétienne est simple reconnaissance de la légitimité théologique de l'ordre de la concupiscence[6], celui de la cité des hommes. La soumission est reconnaissance du sens eschatologique de l'ordre politique et juridique, même en ce qu'ils peuvent avoir de tyrannique. Au fond, en matière de pouvoir, la différence entre être roi et être pris pour un roi est affaire d'optique. Si le roi n'est qu'un homme, la méprise est originaire. Et si Dieu autorise la première, pourquoi n'en autoriserait-il pas d'ultérieure ; et s'il autorise le commencement de celle-ci, pourquoi pas sa continuation ?

Il est une imposture, juste parce que nécessaire : elle n'est imposture qu'au regard d'une justice qui n'est pas de ce monde, soit qu'on croie qu'elle pourrait l'être comme les « demi-habiles », « les curieux examinateurs de coutumes reçues » (66 – 326), soit qu'on sache comme Pascal « par une autre lumière supérieure » qu'elle ne le peut pas. De la croyance en une vraie justice[7], Pascal est

5 – Comme le dit Philippe Sellier : « L'apologiste est bien loin de cette "religion royale" qui s'est développée au cours du siècle et qui rappelle le baptême de Clovis, son onction miraculeuse, la sainteté de Louis IX, le lien entre le nom de Chlodowig et celui des Louis, le pouvoir thaumaturgique des nouveaux rois, etc. » (*Pascal et saint Augustin*, Paris, Armand Colin, 1970, p. 211).

6 – La convoitise, la cupidité, l'amour du « monde ». Ce terme exprime dans la tradition augustinienne, non pas le péché originel lui-même, mais l'empreinte laissée par lui sur l'humanité. Saint Augustin se plaçant sous l'autorité de la première *épître* de saint Jean (« N'aimez ni le monde ni rien de ce qui est dans le monde, l'amour du Père n'est pas en lui. Car tout ce qui est dans le monde, la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, l'orgueil de la richesse vient non pas du Père, mais du monde (II, 15-16)), distingue trois concupiscences : la *libido sentiendi*, la *libido sciendi*, et la *libido dominandi* ; cf. *Confessions*, X, 30 ; Pascal, *Pensées*, 545 – 458.

7 – « J'ai passé longtemps de ma vie en croyant qu'il y avait une justice ; et en cela je ne me trompais pas ; car il y en a, selon que Dieu nous l'a voulu révéler. Mais je ne le prenais pas ainsi, et c'est en quoi je me trompais ; car je croyais que notre justice était essentiellement juste et que j'avais de quoi la connaître et en juger, mais je me suis trouvé tant de fois en faute de jugement droit, qu'enfin je suis entré en défiance de moi, et puis des autres. J'ai vu tous les pays et hommes changeants ; et ainsi, après bien des changements de jugements touchant la véritable justice, j'ai

Int_Approches_166_v04.indd 16 8/07/16 11:24:15

revenu non pas sceptique mais avec des armes sceptiques fourbies par l'apologétique. Il est d'un révolutionnaire, voire plus spécialement d'un anarchiste, de crier à l'imposture en dénonçant l'inanité des institutions humaines. À cet égard, le discours pascalien serait « ultra-révolutionnaire », comme le dit Erich Auerbach[8], s'il était tenu hors du cadre augustinien qui est le sien, celui que fixe la doctrine des deux états de l'homme, avant et après le péché. Depuis, « l'homme ne sait pas à quel rang se mettre, il est visiblement égaré et tombé de son vrai lieu sans pouvoir le retrouver. Il le cherche partout avec inquiétude et sans succès dans des ténèbres impénétrables » (400 – 427). De la sorte, l'imposture est la condition ordinaire de l'humanité déchue. Il s'agit seulement de savoir ce qu'on en fait. Si Pascal n'en parle pas nommément en ce sens, lui qui en un autre s'en verra accusé[9], elle est toutefois la vérité de l'ordre politique où règne la concupiscence. C'est pourquoi, au reste, il n'est pas besoin du mot pour caractériser le roi de concupiscence ; parce qu'un bon roi de concupiscence, un Grand de chair honnête, est en quelque sorte un imposteur légitime. L'imposture proprement dite n'apparaît qu'avec l'injustice, la tyrannie, c'est-à-dire, au sens que Pascal donne à ce mot, la confusion des ordres – en l'espèce, des genres de maîtrise (cf. 58 – 332)[10] – qui engendre l'oubli de ce qu'on me doit. Non pas absolument, mais conformément aux exigences de l'ordre

connu que notre nature n'était qu'un continuel changement, et je n'ai plus changé depuis ; et si je changeais je confirmerais mon opinion. Le pyrrhonien Arcésilas qui redevient dogmatique. » (520 – 375)

8 – Cf. « Sur la théorie politique de Pascal », in *Le Culte des passions. Essais sur le XVIIe siècle français*, Paris, Macula, coll. «Argô», 1998, p. 95.

9 – Cf. *Les Provinciales*, XII et suiv. Pascal répond à l'accusation d'avoir, en son exposition des thèses des casuistes, concernant en particulier l'aumône, la simonie et le meurtre, altéré « le sens et les paroles des auteurs jésuites par de lâches impostures et des supercheries infâmes. »

10 – « Ainsi ces discours sont faux et tyranniques. "Je suis beau, donc on doit me craindre. Je suis fort, donc on doit m'aimer. Je suis..." C'est de même être faux et tyrannique de dire : "Il n'est pas fort, donc je ne l'estimerai pas. Il n'est pas habile, donc je ne le craindrai pas". »

Int_Approches_166_v04.indd 17 8/07/16 11:24:15

– car, absolument parlant, que me doit-on ? Chacun peut s'adresser à soi-même la parole de Paul : « Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu » ? (I *Cor.*, 4,7), ce qu'on pourrait prolonger, dans l'horizon pascalien, par : « à commencer par toi-même ». Partant, rien ne m'est dû. Qui l'oublie *s'impose*. Le lieu par excellence de l'imposture a, du même coup, un nom : « moi », ou plutôt « le moi », et ce mot chez Pascal – qui l'intronisa en ce sens – et plus largement chez les jansénistes, signifie l'amour-propre. Nous y reviendrons.

Double pensée et heureuse méprise

L'imposture, sous cet angle, n'épargnerait personne. Cela étant, il y a imposture et imposture ; parce que l'imposture n'est pas nécessairement tyrannique ; il en existe une pratique honnête. Qu'elle abuse le monde n'implique pas forcément qu'on doive en abuser. L'heureuse méprise du peuple qui favorise le naufragé de la fable ne lui faisait pas oublier « qu'il n'était pas ce roi que ce peuple cherchait, et que ce royaume ne lui appartenait pas. Ainsi il avait une double pensée : l'une par laquelle il agissait en roi, l'autre par laquelle il reconnaissait son état véritable [...] Il cachait cette dernière pensée et il découvrait l'autre. C'était par la première qu'il traitait avec le peuple, et par la dernière qu'il traitait avec soi-même. » L'honnête imposture dépend de cette double pensée. Imposteur, certes, qui se laisse prendre pour autre que celui qu'il est, qui est seulement dans la représentation qu'ont les autres de lui et se conforme à ce qu'elle attend de lui qu'il soit, recevant ainsi son identité des autres. C'est pourquoi l'imposture est, selon la formule de Leopardi, « l'âme de la vie sociale ». Aussi bien, l'âme du pouvoir. Mais elle le rend tyrannique et fou dès lors que l'imposteur se prend vraiment pour celui pour lequel il est pris. Le tyran, quelque domaine qu'il régisse, c'est l'imposteur qui s'abuse lui-même, qui « se croit », comme on dit. Le pouvoir en lui-même n'est pas imposture, mais la croyance qui l'accompagne – à l'avantage exclusif de celui qui l'exerce – en l'inégalité naturelle censée le fonder. « Le peuple [...] croit que la

Int_Approches_166_v04.indd 18 8/07/16 11:24:15

noblesse est une grandeur réelle et il considère presque les grands comme étant d'une autre nature que les autres. Ne leur découvrez pas cette erreur, *si vous voulez* [souligné par nous] ; mais n'abusez pas de cette élévation avec insolence, et surtout ne vous méconnaissez pas vous-même en croyant que votre être a quelque chose de plus élevé que celui des autres. » La justice de l'ordre politique consiste en fin de compte à laisser l'imposture à la charge des gouvernés. Bien ambiguë est la précision « si vous voulez » : comme si la dissimulation n'était pas impérative, mais seulement recommandée ; or, qui voudrait dispenser son pouvoir du prestige qui l'enveloppe scierait la branche le soutenant. Nous nous plaisons aux tours de l'illusionniste ; il est le maître de l'illusion ; mais si sa maîtrise consiste à ne laisser voir que ce que nous devons voir, son succès dépend en dernière instance des limites mêmes de notre faculté de voir. Il donne à voir, il ne révèle pas ses secrets. Nous nous prêtons volontiers au spectacle qu'il offre. Qu'allons-nous donc chercher au théâtre sinon l'illusion qui sauvegarde la vérité de la fiction ? Si la représentation théâtrale n'est proprement ni mensonge ni imposture[11], c'est que l'illusion y est sacralisée, précieuse, désirée, poursuivie pour elle-même. S'adresserait-on à un acteur sans commettre de sacrilège pour lui demander de parler plus fort sous prétexte qu'on n'entend pas assez bien le personnage qu'il incarne ? Si nous ne voulions être pipés, si nous n'y prenions plaisir, qu'irions-nous faire au théâtre ? Le demi habile ajoutera peut-être : qu'irions-nous faire aux urnes ?

Le vrai politique, l'habile, est celui dont le pouvoir consiste à donner autorité à l'illusion, par là pour une part à la puissance de voir qui en nous l'entretient, la part restante revenant à la force, cel-

11 – « Mentir pour son avantage à soi-même est imposture, mentir pour l'avantage d'autrui est fraude, mentir pour nuire est calomnie ; c'est la pire espèce de mensonge. Mentir sans profit ni préjudice de soi ni d'autrui n'est pas mentir : ce n'est pas mensonge, c'est fiction. » (Jean-Jacques Rousseau, *Rêveries du promeneur solitaire*, « Quatrième Promenade », O. C. I, Paris, Gallimard, la Pléiade, p. 1029).

Int_Approches_166_v04.indd 19 8/07/16 11:24:15

le des armes, mais aussi bien à la force représentative de l'imagination qui « dispose de tout » (44 – 82) : auxiliaire de la coutume, elle associe les signes visibles de la force des souverains – les gardes, les tambours, les officiers « et toute les choses qui ploient la machine vers le respect et la terreur » (25 – 308) – à l'autorité, perpétuant la croyance en celle-ci en l'absence même de celle-là. Alors l'imposture est à son comble. Le peuple s'abandonne au prestige dont il s'est fait, à son insu, le complice enthousiaste. Il prend pour nature la contiguïté coutumière de la force et de la souveraineté : « Le caractère de la Divinité est empreint sur son visage etc. » (*Ibid.*) L'imposture est une transfiguration mensongère. Mensongère, car elle n'est pas une métamorphose (*μεταμόρφωσις*, qui correspond justement à « transfiguration »), un changement de forme (*μορφή*, *morphè*), mais un simple changement d'apparence (*σχῆμα*, *schèma*). Ainsi le Christ est-il dit exister sous la forme de Dieu (*ἐν μορφῇ θεοῦ ὑπάρχων*, *en* morphè *théou uparchôn* S. Paul, *Phil.* 2,6) et, en son abaissement – ou kénose – sous la forme du serviteur (*μορφὴν δούλου λαβών*, morphèn *doulou labôn Phil.* 2, 7), cette forme est sauvegardée ; de même, lors de la transfiguration proprement dite, il fut transfiguré devant eux *μετεμορφώθη ἔμπροσθεν αὐτῶν*, métémorphothè *emprosthen autôn Mt.* 17,2) ; mais les faux apôtres (*ψευδαπόστολοι*, *pseudapostoloi*) dénoncés dans la *Seconde épître aux Corinthiens* sont dits déguisés en apôtres de Christ (*μετασχηματιζόμενοι εἰς ἀποστόλους χριστοῦ*, métaschématizoménoi *eis apostolous christou*) et, ajoute Paul, il n'y a pas à s'en étonner, puisque Satan lui-même se déguise en ange de lumière (*αὐτὸς γὰρ ὁ Σατανᾶς μετασχηματίζεται εἰς ἄγγελον φωτός*, *autos gar o Satanas* métaschèmatizétai *eis angelon phôtos II, Cor.*, 11, 14).

Le peuple confond volontiers μορφή et σχῆμα, forme et apparence, autorité et pouvoir, nature et établissement ; il se trompe de grandeur ; en cela, sa folie n'est pas moindre que ne serait celle d'un Grand qui croirait « que son être a quelque chose de plus élevé que celui des autres » (*Discours*…I). Une folie peut assoir l'autre et sur cette confusion fleurit la tyrannie, le « désir de domination, universel et hors de son ordre » (58 – 332).

Int_Approches_166_v04.indd 20 8/07/16 11:24:15

L'idéologie, c'est-à-dire l'imposture

Le « peuple », d'ailleurs, n'a pas le monopole de la confusion, comme l'*intelligentzia* n'est pas nécessairement l'expression de l'intelligence, surtout lorsque celle-ci s'en remet à l'idéologie pour comprendre le réel – entendons : pour décider de ce qu'il est. Alors l'imposture est de rigueur et potentiellement ou effectivement mortifère, car sa dénonciation est tenue pour criminelle. Il faut choisir, par exemple, entre la science "bourgeoise" et la "prolétarienne". C'est ainsi qu'aux temps de l'affaire Lyssenko les questions génétiques devinrent de simples questions de sociologie. Comme s'en affligea Jean Rostand, on ne recula pas devant le ridicule de « politiser les chromosomes », car « la génétique bourgeoise, c'est-à-dire la génétique qui croit aux gènes, qui croit aux chromosomes » *devait* être erronée ou, bien plutôt, mensongère, comme *devait* être vraie la théorie de l'hérédité des caractères acquis. Il *fallait*, en effet, que « la véritable science [fût] dans le camp de la classe ouvrière, de la révolution, de l'Union soviétique, de Staline[12] ». Ainsi Aragon déploya-t-il toute son énergie, celle de son incompétence scientifique, au service du lyssenkisme ; Annie Kriegel, tout aussi ignorante dans ce domaine, contribua au désaveu du biologiste Marcel Prenant, spécialiste de physiologie végétale, par ailleurs héros de la Résistance, communiste et membre du Comité central ; non qu'on pût contester son autorité scientifique ; mais il était coupable, en revanche, de ne l'avoir pas mise incontinent et sans réserve au service du Parti : ballotté d'abord entre les exigences objectives de la science et les contraintes idéologiques de la "ligne", mais certain, en réalité, comme Jacques Monod – qui démissionna du Parti –, de la fausseté des théories de Lyssenko et Mitchourine, il se rendit en Union soviétique rencontrer le "maître", pour découvrir, après trois heures d'un entretien « pendant lesquelles Lyssenko se borna à [lui]

12 – Cf. M. Darciel [H. Provisor], Jean-T. Desanti et G. Vassails : « Science bourgeoise et science prolétarienne », in *La Nouvelle Critique*, juillet-août 1949, pages 32-51.

Int_Approches_166_v04.indd 21 8/07/16 11:24:15

répéter les affirmations peu convaincantes [...] lues cent fois sous sa plume ou celle de ses thuriféraires [...], qu'[il] n'était rien d'autre qu'un ignorant, peu intelligent de surcroît et qu'une large part de son œuvre était une imposture évidente[13] ». Son manquement à la discipline de parti n'eut pas raison de la vérité scientifique qu'il défendait avec son autorité de savant, mais de son siège au Comité central, dont il fut évincé en 1950.

Car c'est justement ce que l'autorité véritable rend impossible : une « grandeur naturelle » peut être seulement constatée ; au moins finit-elle par l'être ; elle s'impose sans avoir besoin d'en imposer, ou sinon se dévoie. Lorsqu'en 1978 Rostropovitch fut officiellement déchu de sa citoyenneté soviétique par Léonid Brejnev, c'est au prestige de l'Union soviétique qu'on l'accusa de porter « systématiquement » atteinte par ses prises de position démocratiques et ses amitiés dissidentes ; mais il est improbable qu'on ait jamais songé à désavouer le maître du violoncelle qu'il était. On est violoncelliste ou on ne l'est pas, virtuose ou non, génial ou non, de même qu'on est un savant ou qu'on ne l'est pas. Sans mauvaise foi, cela s'entend.

Face à l'autorité, le pouvoir qui est seulement pouvoir est violence, parce que la force qui le soutient, « la force sans la justice, est tyrannique ». La force, en effet, est une grandeur naturelle comme « les sciences, la lumière de l'esprit, la vertu, la santé » (*Deuxième Discours*) ; hors de son ordre, elle se dénature et se perd : la violence n'est-elle pas au fond le signe de la force sans force ? Mais aussi longtemps qu'elle puisse régner, elle n'a toutefois qu'un temps ; elle ne tient qu'à un fil : celui de l'épée auquel on passe ceux qu'on veut éliminer. La condition du politique, en revanche, pour autant que son négatif est le plus grand des maux – la guerre civile –, c'est de donner autorité à l'épée, de faire que cet instrument de la force s'impose seulement aux esprits en touchant la corde de l'imagination : « (De là) Vient le droit de l'épée, car l'épée donne un véritable droit.

13 – *Toute une vie à gauche*, Paris, Encre, 1980.

Int_Approches_166_v04.indd 22 8/07/16 11:24:15

Autrement, on verrait la violence d'un côté et la justice de l'autre. » (85 – 878). Ce n'est pas là défendre le droit du plus fort contre la vraie justice, prôner l'aveugle soumission contre l'obligation d'obéir aux seules puissances légitimes, car ce serait croire à tort en leur légitimité naturelle ; mais c'est reconnaître comme un moindre mal une confusion nécessaire, les bienfaits d'une imposture qui éloigne la tyrannie selon qu'elle use de ses ressorts et ficelles, c'est-à-dire confie aux croyances du peuple le soin d'assurer la paix : « Encore que les opinions du peuple soient saines, elles ne le sont pas dans sa tête, car il pense que la vérité est où elle n'est pas [...] Il est vrai qu'il faut honorer les gentilshommes, mais non pas parce que la naissance est un avantage effectif, etc. » (92 – 335).

La volonté de croire

L'imposture est l'envers d'une méprise, et la vérité de cette méprise ; mais ce que Pascal laisse entendre, c'est que la méprise est originaire. C'est pourquoi, imposteur, le naufragé est un imposteur *légitime*, parce que celui pour lequel on le prend n'était pas moins imposteur que lui, encore qu'autrement, par hypothèse. « L'imposteur : celui qui usurpe une identité, s'invente, au point d'y adhérer parfois, une histoire qui n'est pas la sienne, se fait passer pour un autre et ça marche[14] ! » Mais pourquoi « ça marche » ? Parce que nous aimons croire. Nous *voulons* croire. Et « volonté de croire » n'est « raison de douter » que pour celui qui a reconnu en la croyance ce qu'elle est : une adhérence non point passive, mais activement consentie, le mouvement d'une adhésion, un acte occulte de la volonté cherchant à se poser, à se reposer, quelque part ; à défaut, n'importe où. « Les hommes n'ont aucun titre pour montrer qu'ils possèdent avec justice » (28 – 436). Il en va ainsi de leur pouvoir comme de leur bien. « Qui t'a fait comte ? » « Qui t'a fait roi ? » Ce jeu est interminable, parce qu'il n'y a pas de réponse à la question de savoir qui a rendu ce dialogue possible, fût-il de légende.

14 – J.-B. Pontalis, *En marge des jours*, Paris, Gallimard, coll. « folio », 2003, p. 111.

Int_Approches_166_v04.indd 23 8/07/16 11:24:15

Qui a donc fait qu'il y ait un sens à ce que le titre de « comte » ou de « roi » en ait un ? Un établissement humain ; il a plu aux hommes – à quelques-uns – qu'il en allât ainsi. « Le premier qui, ayant enclos un terrain… » ; nous connaissons la suite ; Pascal l'avait écrite – avant Rousseau : « "Ce chien est à moi", disaient ces pauvres enfants. "C'est là ma place au soleil." Voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre. » (64 – 295) Demi-habile Rousseau, qui, songeant sans doute à cette pensée, écrit, quant à lui : « Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne[15]. » Que se serait-il passé ? – à quoi l'humanité n'eût-elle pas échappé ? – si, à l'origine, un sauveur fût apparu pour tenir ce discours : étrange uchronie d'avant l'histoire ; car l'imposture n'a pas d'âge. Il ne faut pas, dit Pascal, que le peuple « sente la vérité de l'usurpation ; elle a été introduite autrefois sans raison, elle est devenue raisonnable ; il faut la faire regarder comme authentique, éternelle, et en cacher le commencement si l'on ne veut qu'elle ne prenne bientôt fin. » (60 – 294). Peu importe, au fond, que par ce mot – « usurpation » – on entende une appropriation par l'usage ou, plus couramment, une appropriation abusive ; que possession et propriété soient originairement indiscernables. De l'usage à l'abus, il y a précisément le pas immémorial qui fait l'usurpation et qui se dissimule derrière la caution de la coutume, laquelle est « toute l'équité, par cette seule raison qu'elle est reçue » (60 – 294). Le peuple veut croire qu'il ne se soumet pas pour rien. Aussi « Montaigne a tort. La coutume ne doit être suivie que parce qu'elle est coutume, et non parce qu'elle soit raisonnable ou juste ; mais le peuple la suit par cette seule raison qu'il la croit juste. » (525 – 325). Quant aux lois, « il est dangereux de dire au peuple qu'[elles] ne sont pas justes, car il n'y obéit qu'à cause qu'il les croit justes. » (66 – 326).

15 – *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes,* Seconde partie, in *Œuvres complètes*, III, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1964, p. 164.

Int_Approches_166_v04.indd 24 8/07/16 11:24:15

Non seulement vrai, mais croyable

En la coutume, en la loi, le peuple veut voir davantage, plus que la coutume ou la loi ; il veut apercevoir – ou mieux, sentir – la justice même. L'imposture est ce *davantage* – désiré par celui qu'elle abuse ou dont on a réussi à éveiller en lui le désir – tout à l'avantage des puissants, à moins qu'il ne fasse lui-même toute leur puissance. L'imposture n'est pas le contraire de la vérité ; elle distrait de la vérité en la distordant, elle la rend « ployable à tous sens ». Si elle parvient à se frayer un chemin jusqu'à nous, c'est en frayant aussi bien avec l'imagination qu'avec la raison. « L'imposture, disait Vauvenargues, est le masque de la vérité ; la fausseté, une imposture naturelle ; la dissimulation, une imposture réfléchie ; la fourberie, une imposture qui veut nuire ; la duplicité, une imposture à deux fins[16]. » Autant de modes de distorsion du vrai : qu'est-ce donc qui les rend possibles ? Comme une indigence du vrai, semble-t-il : le vrai ne (se) suffit pas. Il lui manque de paraître ce qu'il est pour l'être pleinement. Il lui arrive de ne pas "passer" ; il faut alors qu'il *se fasse passer*... pour lui-même ; sinon "ça ne lui ressemble pas" ; on en doute ou l'on s'en désintéresse. Le vrai a besoin de se ressembler pour être reconnu.

C'est dire qu'il n'est pas de lui-même *légitime* : telle est la faille dont l'imposteur, qu'il le sache ou non, sait tirer profit au bénéfice du faux. Remarquons, à cet égard, à titre de confirmation indirecte de cette précarité du vrai, qu'en deçà de l'imposture caractérisée, "constituée", intentionnelle – manifeste ou non – se laisse pressentir la possibilité, essentielle, toujours imminente en cela, du basculement dans l'imposture. Symptôme psychologique de cette menace – social, d'origine, au moins en apparence – et n'épargnant, en droit, personne, la tendance à se placer sous l'égide de sa propre compétence, à se défendre contre une présomption d'imposture, atmosphérique selon que fantasmée ; la crainte du déni secret de légitimité

16 – *Introduction à la connaissance de l'Esprit humain* (1746), in *Des lois de l'esprit. Florilège philosophique*, éd. Dagen, Paris, Desjonquières, 1997, p. 91.

Int_Approches_166_v04.indd 25 8/07/16 11:24:15

de la part de l'interlocuteur, le souci de fixer d'avance la valeur de ce qu'on n'a pas encore dit, de "labelliser" ce qu'on a dit ; la vanité[17], en un mot, de qui entend rappeler à ceux qui l'écoutent, et qu'il soupçonne par principe ou par instinct d'en pouvoir douter, qu'il occupe bien la place que lui assigne le jugement autorisé, éclairé, dont il faut le créditer, surtout si l'on a sollicité ses lumières dans un domaine qu'on tient pour sien. C'est elle qui inspire l'auto-étiquetage préventif si ordinaire – « en tant qu'historien, philosophe, analyste, médecin, magistrat, avocat, etc., je… » – par lequel n'est pas seulement indiqué le point de vue disciplinaire, théorique – celui du spécialiste, de l'expert –, d'où une parole est exprimée, mais sous-entendu plus souvent : « moi qui suis…, je vous dis que…et vous n'avez qu'à m'écouter, vous qui ne l'êtes pas ». Précaution superflue à proportion de la valeur de ce qu'on a à dire, de « la majesté des sciences » que l'on cultive, et qui devrait du reste éveiller la défiance qu'elle est destinée pourtant à désarmer. On arbore son hermine, sa soutane et ses mules, ou son bonnet carré, on tient en respect autrui par « tout l'auguste appareil » de ses diplômes, titres et distinctions divers, confiant à ce « fantôme de garantie », comme dit Valéry[18], devenu instrument de pouvoir, l'autorité qui eût dû ressortir de son propos même et lui suffire – mais la diminuant d'autant.

Ainsi la vérité elle-même ne dédaigne-t-elle pas la main forte de l'imposture[19], elle a besoin de la trahison du vraisemblable, aussi

17 – Pascal qui, semble-t-il, fut homme auquel le génie ne dut pas en épargner les assauts, le sait mieux que quiconque : « La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme qu'un soldat, un goujat, un cuisinier, un crocheteur se vante et veut avoir ses admirateurs, et les philosophes mêmes en veulent, et ceux qui écrivent contre veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit, et ceux qui les lisent veulent avoir la gloire de [les] avoir lus, et moi qui écris ceci ai peut-être cette envie, et peut-être que ceux qui le liront. »

18 – Cf. « Le Bilan de l'intelligence », *Variété III*, *Œuvres I*, éd. de la Pléiade, p. 1076.

19 – « L'imposture, écrivait Leopardi, est l'âme de la vie sociale, l'art sans lequel, si l'on considère leurs effets sur l'esprit humain, aucun art ni aucun talent ne sont véritablement complets. Si tu compares le sort de deux hommes dont l'un est doué d'un vrai mérite et dont l'autre jouit d'une fausse gloire, tu verras ce dernier

Int_Approches_166_v04.indd 26 8/07/16 11:24:15

bien du *presque-vrai*, du *moins-que-vrai*, qui donnent à croire au vrai : exigence d'où sourd la rhétorique ; indigence du réel qui fonde la littérature, qu'elle soit déjà fiction, c'est-à-dire compose de toutes pièces une réalité neuve, ou que ce qu'on désigne ordinairement par le réel (historique, par exemple) nécessite ses ressources, doive entrer en littérature pour être *vraiment* ce qu'il est. Le vraisemblable défend le vrai contre la sècheresse et l'ennui du réel, lesquels sont capables de susciter l'incrédulité. Car le réel menace toujours d'être incroyable, en ceci même, paradoxalement, qu'il n'est pas besoin d'y croire ; il devrait, en principe, s'imposer. Ainsi la loi, dont l'essence est de n'être « que loi et rien davantage », ne doit-elle l'obéissance du peuple qu'à la justice qu'il y imagine (cf. 60 – 294) ; de même pour la coutume : le « fondement mystique » – c'est-à-dire mystérieux – de son autorité n'est que d'« être reçue ». La Boétie n'est pas bien loin : « La première raison de la servitude volontaire, c'est la coutume. » Les peuples « fondent eux-mêmes sous la longueur du temps la possession de ceux qui les tyrannisent[20] » ; or, quel rapport, sinon imaginé, y a-t-il entre la durée, d'un côté, la raison ou la justice, de l'autre ?

Se damner, soit, mais honnêtement

Le pouvoir comme l'autorité ont besoin de postiche, de grimage, de grimace ; en un sens, ils le sont l'un pour l'autre. C'est pourquoi l'imposture est à leur jointure, en l'espace parfois inaperçu qui les sépare. Elle répond à la défaillance de l'autorité ou bien à la

plus heureux que son rival, et presque toujours plus riche. L'imposture excelle et triomphe dans le mensonge, mais sans l'imposture la vérité ne peut rien. Cela n'est pas dû, à mes yeux, à quelque mauvais penchant de notre espèce, mais au fait que la vérité est toujours trop simple et trop pauvre pour contenter les hommes, qui réclament pour se divertir ou s'émouvoir une part d'illusion et d'erreur : il faut qu'on leur promette plus et mieux qu'on ne pourra jamais leur donner. La nature est la première à nous abuser ainsi, car c'est essentiellement par l'illusion et le mensonge qu'elle nous rend la vie aimable ou tout au moins supportable. » *Pensées,* XIX, Paris, Éditions Allia, 1992, 1994, 3e éd., p. 31.

20 – *Discours de la servitude volontaire*, Paris, G.F, 1983, p. 150-151.

Int_Approches_166_v04.indd 27 8/07/16 11:24:15

simple menace de sa défaillance. Que l'autorité doute d'elle-même, et elle passe pouvoir, ce que, bien comprise, elle n'a pas besoin de devenir ; ce faisant, aussi réelle soit-elle, elle se fait passer – en force – pour elle-même, avouant par là, en cette violence qui l'impose, sa faiblesse. Ne s'imposant plus d'elle-même, elle en impose par l'exercice d'un pouvoir qui singe l'autorité. Impuissante à se retenir à elle-même, à n'être qu'elle-même, elle est prête à se perdre dans le mensonge et la violence.

« Ce que je vous dis ne va pas bien loin, déclare Pascal au jeune Charles-Honoré d'Albert ; et si vous en demeurez là, vous ne laisserez pas de vous perdre ; mais au moins vous vous perdrez en honnête homme. Il y a des gens qui se damnent si sottement, par l'avarice, par la brutalité, par les débauches, par la violence, par les emportements, par les blasphèmes ! Le moyen que je vous ouvre est sans doute plus honnête [...] » (*Troisième Discours*...). Bref : « soyez au moins honnête si vous ne pouvez être chrétien » (427 – 194). Comment le pouvoir s'établit-il en effet ? Par la force ou par la grimace. C'est là ce que sait l'honnête imposteur, le bon roi de concupiscence, le grand seigneur. Pour reprendre les distinctions de Vauvenargues, il n'est ni faux, ni fourbe, ni duplice. Dissimulé sans doute, et même nécessairement ; son imposture doit être « réfléchie » – c'est le sens de la « double pensée » –, mais elle n'est pas au service de deux fins ; elle est garante sinon de *la* justice, d'une certaine forme du juste du moins, qu'il est « juste de suivre », faute de mieux ici-bas. La pensée de derrière, la vraie pensée, celle qui distingue les ordres, est comme une *retenue* : elle retient le Grand d'abuser du pouvoir que le peuple, à son insu, lui *prête* seulement ; elle lui rappelle qu'il le *reçoit*, qu'il a à l'accueillir, comme on accueille la bonne fortune, non comme un dû naturel. Elle retient d'agir injustement, préserve de la tyrannie en rappelant sans cesse à l'ordre, à la justice des ordres, « au propre de chaque chose » (cf. 797– 310). « Il faut avoir la *retenue*, écrira Furetière, la prudence de ne pas juger

Int_Approches_166_v04.indd 28 8/07/16 11:24:15

témérairement de ce qu'on ne connaît pas bien[21]. » Or, il est un risque permanent : celui de *se méconnaître*. Par la pensée de derrière, nous pensons bien, sans être pour autant "bien-pensant". En ce « bien penser », nous retrouvons l'injonction delphique que Pascal entendait, sans doute, ultimement, en résonance avec le *memento* de l'Ecclésiaste. « Il faut se connaître soi-même : quand cela ne servirait pas à trouver le vrai, cela au moins sert à régler sa vie, et il n'y a rien de plus juste. » (72-66).

« Croirai-je que je ne suis rien ? Croirai-je que je suis dieu ? » (2-227)

Si le moi est l'imposteur par excellence, c'est qu'il se prend pour les qualités qui le rendent aimable aux autres ; or, serait-il encore aimable, si ces qualités venaient à disparaître ? (cf. 688 – 323). « Qu'on ne se moque donc plus de ceux qui se font honorer pour des charges et des offices, car on n'aime personne que pour des qualités empruntées. » La condition de la souveraineté est en chacun de nous. Tout règne est – métaphysiquement – règne du moi. Ainsi qui laisse sa grandeur d'établissement passer pour une grandeur naturelle, réelle, n'est pas plus imposteur que le moi considéré en lui-même : il manifeste seulement, de cette façon, comme on le peut autrement, la tendance essentielle du moi à se faire « centre de tout » ; substantiellement haïssable en cela aux yeux de Pascal.

Cette haine substantielle est comme une suite de la connaissance de soi, pour autant que se connaître soi-même, selon Pascal, c'était connaître la seule chose qu'il tînt à connaître, toute occasion – la moindre défaillance – lui étant bonne pour se la rappeler : son néant (cf. 656 – 372). Qui se connaît, donc, connaît son néant et devrait se haïr, si on l'en croit. Car vain, l'homme est plein de soi. Néant, chacun n'en est pas moins « un tout à soi-même » ; et croyant

21 – *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes et les termes de toutes les sciences et des arts, chez A. et R. Leers, 1690, T. III, p. 406.*

Int_Approches_166_v04.indd 29 8/07/16 11:24:15

être « tout à tous » (cf. 668 – 457) veut l'être. De là, la tyrannie. Aussi faudrait-il « faire comme si on était seul » (151 – 211). Avec les autres disparaîtrait l'imposture. Elle n'est pas sans eux puisqu'elle n'est que pour eux, potentiellement par eux, et que Dieu ne s'en laisse pas imposer.

Mais se haïr, supposé qu'il le faille, n'est pas chose aisée : pour haïr, il faut être au moins deux. Le moi était, pour Pascal, le théâtre d'une lutte entre la piété chrétienne et la civilité, l'une pouvant seule *ôter* ce que l'autre *couvre* : le moi, la *superbia vitae*, l'orgueil, l'ambition, le désir de dominer. Mais la lutte est sans merci, gagnée au ciel peut-être, mais nul n'en sait rien ni ne doit rien – prétendre – en savoir ici-bas si à chacun seul son néant est digne d'être connu. S'anéantira-t-on à cesser de dire « je » ou « moi » comme Pascal, aux dires de Gilberte, sa sœur, parvint à s'y astreindre ? Est-il un des deux « moi » qui soit vraiment moins haïssable que l'autre, du misérable ou de celui qui connaît sa misère ? Les deux le sont-ils ? Mais qui donc haïra ? Où commence « le moi » ? Où finit-il si, s'étant voulu faire Dieu, l'amour-propre le transit jusqu'à se confondre avec lui ? Le théâtre demeure, tout personnage fût-il réduit à néant : c'est celui du soupçon.

Reste donc l'exigence de l'honnêteté. L'imposteur par excellence, l'imposteur malhonnête, est celui qui *se* prend lui-même d'autant plus au sérieux qu'il n'a aucun souci de ce que ce « même » – l'identité qu'elle suppose – « moi », peut ultimement signifier. Pas de double pensée ; il *est* son personnage. C'est pour lui que Platon et Aristote « des gens honnêtes et comme les autres, riant avec leurs amis » ont écrit de politique, « comme pour régler un hôpital de fous », dit Pascal, « et s'ils ont fait semblant d'en parler comme d'une grande chose c'est qu'ils savaient que les fous à qui ils parlaient pensaient être rois et empereurs. Ils entrent dans leurs principes pour modérer leur folie au moins mal qu'il se peut » (533 – 331).

Le monde, sans doute, est plein de ces fous. Pour autant, n'est-il pas vain de dire : « nous sommes tous des imposteurs » ? Suspendons les présupposés théologiques des positions de Pascal,

Int_Approches_166_v04.indd 30 8/07/16 11:24:15

que reste-t-il ? Ce qui « ne va pas bien loin » sans doute, selon lui, en comparaison des exigences de la charité, mais qui permet d'appréhender le politique en la juste place qu'une nécessaire – mais honnête – imposture lui assigne, et de reconnaître, proprement *désabusés*, les conditions auxquelles l'on peut agir sur la scène humaine – au moindre mal de chacun.

Int_Approches_166_v04.indd 31 8/07/16 11:24:15